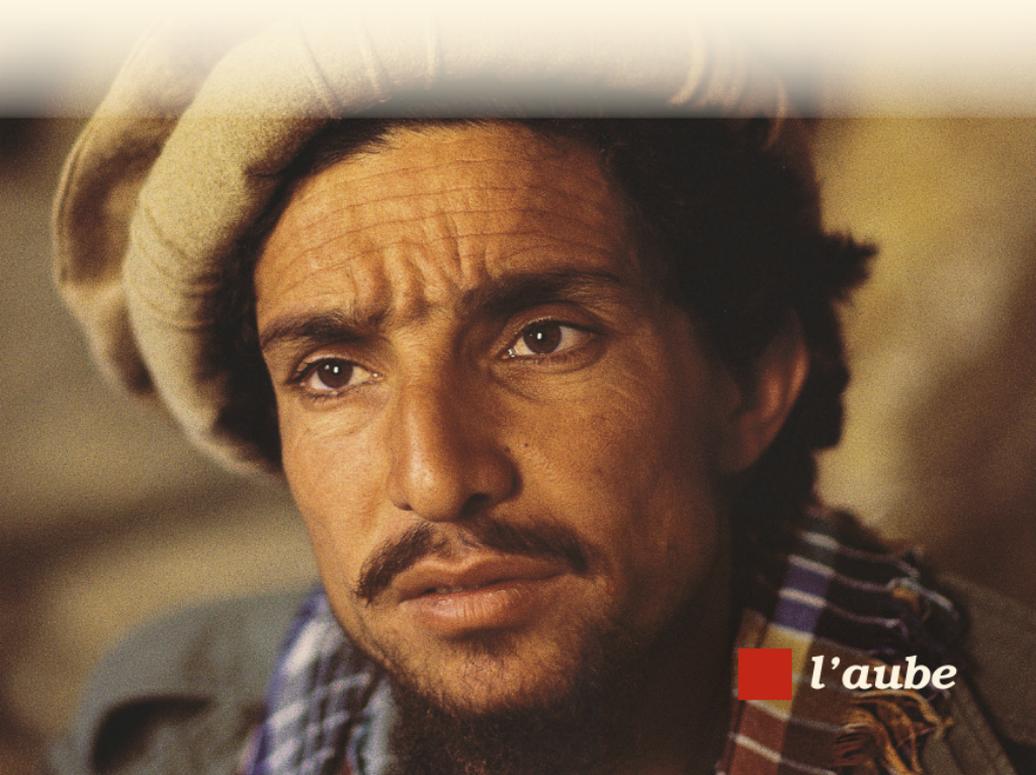


OLIVIER WEBER

**Massoud,
le rebelle
assassiné**



 ***l'aube***

MASSOUD, LE REBELLE ASSASSINÉ

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4514-1

Olivier Weber

**Massoud,
le rebelle assassiné**

éditions de l'aube

« Et l'honneur aux grands cœurs
est plus cher que la vie. »

CORNEILLE

« Je ne cours pas après la vie,
je l'empoigne et la suce jusqu'au
sang.

J'empoigne cette vipère et lui
écrase la tête pour en extirper le
venin.

Et je bouffe le reste tout cru. »

ABDELLATIF LAÂBI

« Nous crevons d'être sans
légende, sans mystère, sans
grandeur. »

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Vingt ans après, sa mort hante encore les esprits. Sa disparition ternit le sort de la contrée. Son visage s'ancre dans l'Histoire et sa posture marque les démocrates ainsi que les partisans de la liberté, non seulement en Afghanistan mais dans tout l'Orient. Le commandant Massoud mort et enterré est devenu une icône du combat pour la liberté. On a feint de ne pas le comprendre, on a ignoré ses requêtes, non en espèces sonnantes et trébuchantes mais en armes, son appel à l'aide.

L'Occident n'a pas su l'écouter.

Vingt ans plus tard, le même appel retentit.

Assassiné le dimanche 9 septembre 2001, le Lion du Panjshir avait pourtant averti les nations du danger de l'islamisme radical. Il avait ferrailé des années durant pour contrer les fondamentalistes et les talibans, ces militants fanatiques surgis des écoles coraniques ou des camps d'entraînement pakistanais et autres turbans noirs qui

tentaient de saper l'Afghanistan, cimetière des empires. Le royaume de l'insolence peu à peu est devenu un double creuset, celui d'une lutte pour la liberté et celui de l'obscurantisme. Les deux courants s'affrontaient à quelques encablures.

Et la vallée du Panjshir symbolisait, symbolise encore, ce bastion de résistance.

Vingt après sa mort, la figure de Massoud nous interpelle toujours. Celle du héros solitaire, certes, celle du prince-combattant qui a bouté dehors un voire deux empires, mais aussi celle du visionnaire. Celle du maquisard démocrate s'évertuant à lutter contre la gangrène, l'ennemi de l'intérieur qui détourne les principes bienveillants du Livre, quel qu'il soit, et qui ronge désormais une partie du monde et de l'Occident. Celle de l'homme qui manque cruellement à notre époque.

Longtemps, Massoud, surnommé Amer Saheb par ses partisans, le « chef-seigneur », a été représenté en simple tacticien ou en figure de proue d'une ethnie, les Tadjiks, ou encore en général d'armée. Comme si l'on ne voulait voir en lui qu'un chef martial, impliqué à l'instar d'autres seigneurs de la guerre dans un conflit sans terme aux confins de

trois anciens empires – britannique, celui des Indes, russe et iranien –, voire, par romantisme, un enragé des batailles qui ne devait sa survie qu'à l'art de la fugue. Le combat de Massoud, ce contemporain capital, a supplanté en fait les clivages. Son engagement pour le Panjshir, sanctuaire inviolé, et pour son pays figurait *aussi* son combat pour un monde meilleur, débarrassé de ses obscurantismes, et donc pour notre destin.

Or son message demeure intact, même si la récupération de son image a commencé le jour de son enterrement, même si la production du mythe s'est drastiquement amplifiée le jour des funérailles, avec un héros romanesque plus utile, surtout pour ses ennemis, mort que vivant.

Son message d'un islam des Lumières, celui d'un laboratoire des droits humains dans sa haute vallée, qui ne demandait qu'à être imité, ailleurs en Asie centrale et par-delà les routes de la soie, par-delà les frontières.

Son message d'un absolu de foi, au sens de Malraux constatant « l'affaiblissement du divin », contre la pureté normative et son corollaire, l'obscurantisme.

Celui d'un éloge de la révolte.

Celui de la tolérance, à la fois religieuse, politique et ethnique, contre le fanatisme.